

LES "TEMPS NOUVEAUX" Paraissant tous les 8 jours avec un supplément littéraires
10 c. le numéro — Administration 4, rue Broca.

ABONNEMENT : France, un an, 6 fr. ; Extérieur 8 fr.

EN VENTE AUX "TEMPS NOUVEAUX"

Aux Jeunes Gens, par KROPOTKINE, couverture de ROUBILLE	» 15
La Peste religieuse, par J. MOST	» 15
L'Education libertaire, D. NIEUWENHUIS, couv. de HERMANN-PAUL	» 15
Enseignement bourgeois et Enseignement libertaire, par J. GRAVE couverture de CROSS	» 15
Le Machinisme par J. GRAVE avec couverture de LUCE	» 15
Les Temps nouveaux, KROPOTKINE, avec couverture de C. PISSARRO	» 30
Pages d'histoire socialiste, par W. TCHERKESOFF	» 30
La Panacée-Révolution par J. GRAVE, avec couverture de MABEL	» 15
L'Ordre par l'Anarchie, D. SAURIN	1
A mon Frère le paysan par E. RECLUS, couv. de L. CHEVALIER	» 10
La Morale anarchiste, par KROPOTKINE, couverture de RYSSEBERGHE	» 15
Déclarations, d'ETIÉVANT, couverture de JEHANNET	» 15
Rapports au Congrès antiparlementaire, couv. de C. DISSY	» 85
La Colonisation, par J. GRAVE, couverture de COUTURIER	» 15
Entre paysans, par E. MALATESTA, couverture de WILLAUME	» 15
Le Militarisme, par D. NIEUWENHUIS, couverture de COMIN'ACHE	» 15
Patrie, Guerre et Caserne, par Ch. ALBERT couv. d'AGARD	» 15
L'Organisation de la vindicte appelée Justice, par KROPOTKINE, couv. de J. HÉNAULT	» 15
L'Anarchie et l'Eglise, par E. RECLUS et GUYOU, couv. de DAUMONT	» 15
La Grève des Electeurs, par MIRBEAU, couv. de ROUBILLE	» 15
Organisation, Initiative, Cohésion, J. GRAVE, couv. de SIGNAC	» 15
Le Tréteau électoral, pièce en vers, par LÉONARD, couv. de HEIDBRINCK ..	» 15
L'Election du Maire, id., par LÉONARD, couverture de VALLOTON	» 15
La Mano Negra, couverture de LUCE	» 15
La Responsabilité et la Solidarité dans la lutte ouvrière, par NETTLAU couverture de DELANNOY	» 15
Anarchie-Communisme, KROPOTKINE, couverture de LOCHARD	» 15
Si j'avais à parler aux électeurs, J. GRAVE, couverture de HEIDBRINCK	» 15
La Mano Negra et l'Opinion française, couverture de HÉNAULT	» 10
La Mano Negra, dessins de HERMANN-PAUL	» 40
Entretien d'un philosophe avec la Maréchale, par DIDEROT couv. de GRANDJOUAN	» 15
L'Etat, son rôle historique, par KROPOTKINE, couverture de STEINLEN	» 25
Le Patriotisme, par un bourgeois, suivi des déclarations d'Emile Henry	» 20
La Grève générale, par BILAND	» 10
L'antipatriotisme, par HERVÉ	» 15
Militarisme, par FISCHER	» 20
Affaire de l'attentat de la rue de Rohan (Plaidoirie de M. Izouard)	» 50
Le Mensonge patriotique, MERLE	» 15
L'Amour libre, Madeleine VERNET	» 15
L'Education de demain, LAISANT	» 15
Contre le brigandage marocain, HERVÉ	» 15
Deux Tsars, par M. S	» 20
Vers la Russie libre, par BULLARD, couv. de GRANDJOUAN	» 30
Le Syndicalisme dans l'Evolution sociale, J. GRAVE, couv. de NAUDIN	» 50
Les Habitations qui tuent, par MICHEL PETIT, couv. de FRÉDÉRIC JACQUES ..	» 15
Le Saliariat, par P. KROPOTKINE, couverture de KUPKA	» 15

La "MANO NEGRA"

ET

L'OPINION

FRANÇAISE

Occupons-nous d'eux parce que ce
sont des hommes.....

L. HAVET.



Jules HÉNAULT

Prix : 0 fr. 05

Les faits, documents et témoignages relatifs à la Mano Negra, ont été publiés d'abord en espagnol par le journal Tierra y Libertad, Cristobal Bordiu, 4, Madrid (une trentaine de numéros de janvier à septembre 1902), puis traduits en français et publiés par Les Temps Nouveaux, 4, rue Broca, Paris-5^e (nos 27 et suivants de la huitième année); le texte publié par Les Temps Nouveaux a été traduit en italien et publié par « La Rivoluzione Sociale », Rédaction C. Frigerio, 12, Dean Street, Soho, London W., dans les nos 4 et suivants.

*
**

La campagne entreprise par les deux organes anarchistes de Madrid et de Paris a trouvé un écho dans la presse libre de l'Europe occidentale, sans distinction de partis. En Espagne, à toute la presse ouvrière se sont joints les journaux républicains, comme El País, El Nuevo Regime, etc., et même le Heraldo de Madrid, monarchiste libéral.

En France, à la suite des articles des Temps Nouveaux, de l'Européen, de Pages Libres, et après l'intervention de Georges Clemenceau dans la Dépêche de Toulouse, de Francis de Pressensé dans l'Aurore, on peut dire que toute la presse républicaine, socialiste et anarchiste, ainsi que la presse purement ouvrière a fait campagne pour les condamnés innocents de la Mano Negra.

En Angleterre, Belgique, Hollande, Allemagne, Suisse, Italie, Algérie, Portugal et jusqu'au Brésil, on a vu le même empressement de la presse libre à divulguer les crimes qui venaient d'être révélés et à réclamer justice. Dans tous ces pays, une campagne de meetings et de réunions a été poursuivie parallèlement avec la campagne de presse.

*
**

Parmi les éléments qui ont pris part à cette double campagne, il semble qu'il n'est pas sans intérêt de noter les anciens condamnés de Montjuich, délivrés du bagne, il y a quelques années, par un effort de l'opinion publique européenne analogue à celui qu'a provoqué la divulgation des faits de la Mano Negra. Les condamnés de Montjuich, pendant les trois ans de leur séjour dans les pénitenciers de la côte d'Afrique, avaient pu connaître

LA "MANO NEGRA"

ET

L'OPINION FRANÇAISE

Le 29 janvier 1903, un meeting a été tenu à Paris, à l'Hôtel des Sociétés savantes, pour protester contre le maintien au bagne des condamnés innocents de l'affaire de la Mano Negra. Un certain nombre d'individualités se sont ainsi momentanément groupées, sans autre lien que leur commune conviction dans l'affaire qui faisait l'objet spécial de ce meeting, pour donner à leur protestation plus de retentissement et une plus grande utilité. Certaines d'entre elles ont cru devoir rappeler les divergences essentielles qui les éloignent des autres sur des questions fondamentales de doctrine politique et sociale. Il n'en est pas moins vrai que toutes ont exprimé une conviction identique sur le crime gouvernemental de la Mano Negra, et qu'elles ont affirmé pareillement leur volonté d'intervenir, au nom de la solidarité humaine, pour dénoncer ce crime et faire rendre la liberté aux victimes survivantes.

Un certain nombre de discours ayant été sténographiés, il a semblé nécessaire de les publier, avec un résumé des autres, d'abord dans l'intérêt immédiat des victimes de la Mano Negra : à l'heure où cette brochure est mise sous presse, en effet, le gouvernement espagnol a mis en liberté l'un des condamnés, il a annoncé la signature prochaine d'une ordonnance de grâce pour les sept autres, mais jusqu'à ce que tous soient en liberté, la campagne en leur faveur ne peut cesser ; puis, dans l'intérêt de la vérité : le gouvernement de M. Silvela a présenté la

grâce actuellement acquise sous forme de commutation d'une peine de chaîne perpétuelle en celle de bannissement. Il est à penser qu'il fera de même pour les autres.

C'est-à-dire que, tout en obéissant aux injonctions de l'opinion internationale, il affirme encore, contrairement aux faits, la culpabilité des condamnés de la Mano Negra. Il importe donc d'opposer à cette affirmation mensongère les déclarations désintéressées faites par des savants, hommes de lettres, ouvriers, hommes politiques, etc.

Il est nécessaire aussi de faire connaître au grand public la résolution annoncée par eux et acclamée par les quinze cents auditeurs, de lutter jusqu'à la révélation et à la reconnaissance pleine et entière de la vérité sur l'affaire de la Mano Negra.

A l'ouverture du meeting, F. de Pressensé, député du Rhône, est nommé président par acclamation.

Un camarade rend compte d'une centaine environ d'adhésions que les organisateurs ont reçues de tous les points de l'Espagne, émanant des sociétés ouvrières, groupes d'études, rédactions des journaux ouvriers, etc., et des colonies espagnoles de l'étranger.

Puis Ch. Guieysse fait l'exposé historique des faits; il dit la nécessité de *savoir* l'affaire pour appuyer sur une base ferme les protestations; il conclut que ce n'est pas un mouvement de pitié, mais un mouvement de justice qu'il s'agit de créer.

André Girard vient, afin de dissiper tout soupçon d'exagération, faire le récit des tortures qui furent infligées aux martyrs de Montjuich et dont il a été témoin. Si de tels faits se produisent moins ouvertement dans d'autres pays que l'Espagne, c'est qu'ailleurs les gouvernants redoutent davantage la révolte de la conscience publique. C'est pourquoi il est indispensable, si l'on veut sauvegarder ses quelques libertés, de conserver sans cesse à l'égard du pouvoir une attitude menaçante.

*
**

Discours de L. Havet, professeur au Collège de France.

Citoyens,

En venant ici, je réfléchissais sur ce qu'à certains égards, en songeant à mes habitudes d'autrefois, il y avait d'étonnant à ce que je me fusse ainsi mis en route. Je me disais que, si je me rendais à cette réunion, c'est parce que l'affaire Dreyfus avait eu lieu. Je pensais que je ne devais pas être le seul dans ce cas; que beaucoup même de ceux

qui sont ici n'y seraient peut-être pas venus, si l'affaire Dreyfus ne leur avait appris que le devoir d'un homme est de s'occuper des affaires publiques, qu'on doit s'intéresser aux questions de justice même quand les choses se passent à l'étranger, et qu'il appartient à tout citoyen de toute nation de se remuer et d'agir pour la justice. Je songeais enfin que peut-être même, sans l'affaire Dreyfus, cette réunion n'eût pas eu lieu. D'une façon plus générale, je constatais que depuis cette crise notre pays n'est plus le même et qu'il s'y est créé un mouvement des esprits qui fait qu'on ne le reconnaît plus. C'est là un résultat indirect, mais autrement important, que celui que nous avons obtenu à l'égard de la personne d'un innocent.

Lors de l'affaire Dreyfus, qu'avons-nous vu?

Un malheureux se trouvait condamné injustement. C'était un bourgeois; c'était un homme riche (pas si riche toutefois qu'on l'a dit). Et alors, des citoyens, appartenant à des classes moins heureuses, ou habitués à se solidariser avec ces classes, disaient ceci :

« Ne nous occupons pas de lui, c'est un bourgeois, c'est un « mil-lionnaire »; nous n'avons, nous prolétaires, ou amis des prolétaires, aucune part à prendre aux souffrances des bourgeois. »

D'autres, amis des prolétaires, mieux inspirés, répondaient : « Avant d'être un bourgeois, c'est un homme, c'est une victime, c'est un « innocent; à ce titre, nous devons tous nous intéresser à lui. Nous allons aller non pas au secours d'un bourgeois, mais au secours d'une victime, au secours d'un innocent, au secours d'un homme! » (Applaudissements.)

Ceux qui tenaient ce noble langage en ont été récompensés, non pas comme individus, mais comme partisans de la Justice universelle, comme membres des partis de justice et de progrès. Voyez nos assemblées politiques : dans quel discrédit y sont tombés ceux qui ont voulu se tenir à l'écart de la grande lutte; voyez ce groupe de faux hommes d'Etat qui ne veulent rien faire, qui entendent rester en place, qui ont pour idéal d'être des bornes au coin de la République et qui, à cause de cela, s'intitulent des progressistes! (Rires et applaudissements répétés.) La plupart de mes idées, je vous le déclare, sont les leurs. Eh bien! si j'étais membre du Parlement, pour un empire, je ne voudrais pas voter avec eux. (Applaudissements.)

Voyez, au contraire, ce qui est arrivé à ceux des socialistes qui, non seulement avec une haute générosité, mais encore avec une grande clairvoyance, se sont mis immédiatement du côté de la justice et ont oublié ces distinctions absurdes que d'autres font hors de propos entre bourgeois et prolétaires, entre riches et pauvres. Comme si, avant tout, il n'y avait pas des hommes! comme si ce n'était pas un crime, vis-à-vis de la démocratie, d'imaginer des séparations entre les hommes! (Applaudissements.)

Eh bien! les socialistes qui ont pris parti pour la justice, dans l'affaire Dreyfus, en ont été récompensés, car leur parti a reçu un développement considérable. Aujourd'hui, en dépit de tant de divergences

de vues, ce sont eux qui, avec les meilleurs des simples républicains, sont à la tête de tous les mouvements dans la République!

Pour ma part, citoyens, je ne partage pas, tant s'en faut, toutes les idées de Jaurès, mais j'ai considéré son élection à la vice-présidence de la Chambre comme une victoire. Cette élection, c'est la preuve de ce que je disais tout à l'heure; les partis, qui ont embrassé la cause de la justice, ont gagné en influence et montré qu'il n'y a de bonne politique que celle qui écoute la voix des principes et la voix de la justice.

Et c'est pourquoi je viens vous dire qu'en dehors des socialistes, en dehors des représentants des masses populaires, tous ceux qui ont marqué déjà le souci de la justice, tous ceux qui ont agi pour la faire triompher, ne doivent pas rester inactifs en face de cette horrible affaire de la Mano Negra.

Et nous devons tous, sans nous préoccuper ni des opinions particulières qui nous séparent de certains amis, en ce qui touche les moyens d'améliorer la société, ni des divergences théoriques qui peuvent exister dans nos cerveaux, écouter la voix de notre conscience à tous, qui, elle, est pareille chez tous. Effaçons résolument toute distinction de nuances et toute distinction d'opinions, effaçons toute prétendue distinction de classes, et ne nous occupons que des victimes qui attendent de nous un effort pour leur soulagement. Occupons-nous d'eux, parce que ce sont des hommes; occupons-nous d'eux parce que nous aussi nous sommes des hommes, et que cela suffit. (*Applaudissements.*)

Je suis heureux, pour ma part, que l'on m'ait fait l'honneur de me demander de m'associer à la manifestation de ce soir. Je ne cesserai de vous répéter que nous devons tous, quelles que soient nos idées politiques, quelles que soient ce qu'on appelle nos classes, collaborer de tout notre cœur, de toute notre pensée, au succès de l'entreprise pour laquelle nous sommes réunis ici. Et tous nos efforts doivent tendre à obtenir non pas un commencement de justice, mais la justice tout entière. Associons-nous en vue de la justice complète!

Bien mieux, en vue d'un but plus haut encore, ne gardons dans l'esprit rien qui puisse nous diviser; que notre entente avec tous les champions du droit soit aussi cordiale que possible, non pas seulement contre l'iniquité spéciale de la Mano Negra, contre toutes les autres iniquités qui pourront dans la suite se révéler à nous.

L'armée de la justice, constituée par l'affaire Dreyfus, doit rester debout et soutenir toutes les grandes causes. Elle doit lutter pour les causes de justice en France, pour les causes de justice à l'étranger aussi.

On pourra dire peut-être que ce qui se passe en Espagne ne regarde pas des Français, que nos manifestations ont chance d'être considérées là-bas comme intempestives, qu'elles seront en tout cas inefficaces. Je n'en crois rien. Notre acte est bon, ne fût-ce que pour donner du courage à ceux qui, en ce moment, luttent en Espagne pour la justice. Souvenons-nous quel réconfort nous a été l'approbation unanime que nous rencontrons, dans tous les pays du monde, chez tous les hommes, qui avaient le cœur élevé. Ne fût-ce pas pour les prin-

cipes et pour la justice abstraite, ne fût-ce que pour le salut individuel des malheureux détenus dans les bagnes d'Espagne, nous devons nous associer à toute œuvre qui pourra ajouter à l'énergie de leurs champions espagnols, et peut-être finir par les arracher eux-mêmes à leurs prisons, comme ont été arrachés de la leur les détenus de Montjuich. (*Applaudissements.*)

Je n'ajouterai rien. Je n'ai pas étudié par moi-même le détail des faits. Je sais seulement que l'aspect n'en a été nullement exagéré, je sais qu'ils sont réels et cela me suffit pour apporter avec empressement ma collaboration, si faible qu'elle soit, si inefficace qu'elle puisse sembler, et pour engager tous ceux d'entre vous qui, comme moi, peuvent être venus ici sans informations spéciales, à s'associer pourtant à l'œuvre commune. Les hommes ne peuvent arriver à rien, si ce n'est par l'entente et par la solidarité, et l'aide à donner à nos semblables est la première loi de la morale. (*Applaudissements.*)

*
**

Discours du Dr P. Reclus, médecin des hôpitaux de Paris.

M. le Président me donne la parole sans que je l'aie demandée et c'est aboulment par surprise que me voici devant vous.

Je n'ai en effet rien à vous apprendre sur la *Main Noire*; et je venais au contraire savoir de nos collègues dans quels misérables et criminels guets-apens on avait fait tomber les pendus de la Parrilla.

Cependant j'ai à cœur de vous répéter ce que vous disait tout à l'heure M. Havel: je me suis demandé moi aussi pourquoi j'étais dans cette salle, devant cette assemblée, plein d'une pitié profonde, et comment ces histoires lointaines réveillaient un tel écho dans mon cœur? Il y a quelques années, j'en ai peur, cette affaire de la Mano Negra me serait apparue comme un simple fait divers qui vous attriste, mais qu'on oublie bientôt; aujourd'hui, cette égoïste insouciance n'est plus possible, elle serait misérable et coupable et d'une bien triste ingratitude après les trois années de l'affaire Dreyfus!

Souvenez-vous de notre joie soudaine quand, par hasard, alors qu'au-tour de nous nous rencontrions tant de visages hostiles et que parmi nos amis les meilleurs de la veille, nos parents même les plus chers, nous trouvions tout à coup nos adversaires les plus ardents, et parfois, hélas! presque des ennemis, souvenez-vous de notre réconfort, de ce que nous éprouvions de vive gratitude et de sympathie débordante quand par hasard il nous tombait sous les yeux un de ces articles des journaux des nations voisines où nous trouvions un écho vivant de nos tristesses et de nos espérances, — où nous sentions notre pensée comprise et qu'un même idéal éclairait nos consciences! Il y avait là-bas, de l'autre côté

de la frontière, des gens qui pensaient comme nous et osaient le dire souvent au milieu des pires difficultés ; car ils pouvaient rencontrer, car eux aussi se heurtaient au même égoïsme ; ils avaient à vaincre les mêmes forces conservatrices, la raison d'Etat, l'impeccabilité des classes dirigeantes et cette peur instinctive d'une trop vive lumière sur les dessous de notre état social.

J'ai gardé, pour ma part, le profond souvenir de mon émotion d'alors, de ma reconnaissance pour ces inconnus, pour ces hommes qui, la veille, n'avaient avec nous, semblait-il, qu'un vague lien d'humanité, et qui nous devenaient tout à coup de vrais frères. Et c'est pourquoi, comme M. Havet, j'ai besoin, moi aussi, de dire aux Espagnols qui souffrent et aux malheureux des autres pays qui ont ou qui auront, hélas ! leur « Main Noire » et leur affaire Dreyfus, la solidarité qui m'unit à eux. Ce sentiment nouveau est né de ma reconnaissance et c'est eux qui l'ont éveillé en moi. Oui, partout où des hommes se lèveront pour la justice, nous viendrons répondre à leur appel et c'est ainsi que nous payons la dette que nous avons contractée envers eux, quand nous étions dans la peine aux jours douloureux de l'Affaire. Dans la peine ! ai-je dit. En vérité, je n'ose le redire ! car ces jours seront sans doute les meilleurs et les seuls grands de notre vie ! jamais nous ne revivrons des émotions aussi hautes et jamais nous ne tendrons nos énergies vers un but aussi noble. Nous avons vraiment vécu. Tant il est vrai que le bonheur consiste à s'évader de son misérable égoïsme ! (*Applaudissements.*)

L'affaire Dreyfus a vraiment révolutionné la France ; nous ne sommes plus les mêmes, notre cerveau a subi une profonde modification, et comme une orientation nouvelle, notre mentalité est différente et nous voyons les choses sous un angle tout à fait autre et certaines idées, certaines petites passions, certaines ambitions mesquines qui nous occupaient exclusivement, et qui, en somme, étaient toute notre vie, nous les regardons depuis cette époque avec un réel dédain. Nous avons mieux et c'est plus haut ! Ce meeting d'aujourd'hui aurait-il été possible, il y a cinq ou six ans, avant l'île du Diable, et les horreurs de la double boucle ? la salle eût été vide. Nous sommes ici, parce que, depuis, beaucoup d'entre nous ont découvert la Fraternité. (*Applaudissements répétés.*)

Discours de G. Séailles, professeur à la Sorbonne.

Je ne vous retiendrai pas longtemps. Je ne veux qu'apporter ici ma protestation personnelle et la joindre à celle de mes amis.

Lorsqu'on m'a parlé pour la première fois de la *Mano Negra*, je me suis cru transporté dans un feuilleton du *Petit Journal* et j'ai eu un mo-

ment d'hésitation. Mais je me suis souvenu de Du Paty de Clam et que les coquins n'ont pas tort de compter sur la bêtise humaine.

Puisque tout a été dit et bien dit sur l'affaire elle-même, laissez-moi, comme c'est mon droit par profession, tirer en quelques mots ce que j'appellerais la philosophie de notre réunion.

Vous le savez, il ne manque pas de gens pour qui l'internationalisme est un crime capital ; entendez qu'il y a des patriotes qui sont prêts à égorger ceux de leurs compatriotes qui ne comprennent pas comme eux la Patrie et la manière de la servir. (*Applaudissements.*)

Je sais, — et vous savez comme moi, — que ces indignations vertueuses dissimulent l'espérance inavouée des réactions cléricale et militariste ! (*Applaudissements.*) Je pourrais faire observer qu'internationalisme veut dire inter-nations et que l'inter-nations ne nie pas les nations, puisqu'elle les suppose pour les unir (*Rires*).

Mais je veux seulement vous faire observer que l'internationalisme, qu'on le veuille ou non, est désormais un fait. Je ne parle pas seulement de l'enchevêtrement de plus en plus étroit des intérêts économiques, des routes qui ouvrent les frontières, des tunnels qui percent les montagnes, de toutes les inventions qui font la Terre toute petite et tous les hommes des voisins. Mais internationale est la science ; les savants mettent en commun toutes leurs découvertes et dès qu'ils ont une idée, ils la jettent en quelque sorte dans les autres esprits pour qu'elle s'y féconde et y donne naissance à des vérités nouvelles. Il n'est pas un pays civilisé, où vous ne trouvez aujourd'hui des Instituts Pasteur, instituts qui n'ont de national que le nom du grand homme qui a honoré sa patrie en servant la cause de l'humanité entière. (*Applaudissements.*) International est l'art.

A l'Exposition de 1900, auprès des œuvres des Américains, des Français, des Anglais, des Allemands, vous avez pu admirer les tableaux des Japonais et les « civilisés » d'Occident ont témoigné assez par leurs pillages en Chine (*Applaudissements répétés*) du cas qu'ils font des œuvres d'art de l'Extrême-Orient.

Eh bien ! citoyens, je dis que notre réunion est la preuve qu'il se forme en ce moment une *conscience internationale*. Ne soyons pas trop fiers. Cette conscience internationale me paraît encore assez grossière, assez peu délicate ; elle ne proteste guère que contre les crimes commis derrière et à l'abri de la loi, contre les crimes reconnus par tous les « jurisprudents ». On est satisfait quand on a tiré des innocents du bagne. Ce n'est point assez. Espérons que cette conscience internationale se purifiera, s'élèvera, s'amplifiera, s'éveillant en un nombre toujours plus grand d'individus, en chaque nation — car c'est dans les esprits individuels que les idées vivent et c'est par les énergies individuelles, ne l'oublions pas, qu'elles se réalisent. Espérons donc que cette conscience internationale plus haute, plus pure, plus forte, en viendra à protester contre les crimes aujourd'hui reconnus, consacrés, célébrés, qu'elle exigera des gouvernants qu'ils se soumettent aux lois qu'ils imposent aux gouvernés, qu'ils aient recours à l'arbitrage, et qu'étendant l'idée de justice, l'appliquant aux rapports des peuples, elle

supprimera le « grand crime » international, le grand crime humain qui s'appelle : *la Guerre*. (*Applaudissements chaleureux et répétés.*)

Discours d'Henriette Meyer.

Henriette Meyer rappelle que d'autres martyrs souffrent aussi et qu'il faut lutter pour les Arméniens, les opprimés de partout, les victimes des pénitenciers, des bagnes militaires, etc.

Discours de G. Yvetot, secrétaire de la Fédération des Bourses du Travail de France et des Colonies.

Si je suis un peu embarrassé et confus de prendre la parole devant un si nombreux auditoire, je suis en même temps charmé de voir que lorsqu'il s'agit d'une manifestation humaine et généreuse, l'on peut toujours être assuré d'une affluence considérable de citoyens de bonne volonté, prêts à protester contre toutes les injustices lorsqu'elles leur sont signalées.

Celle dont il s'agit, la *Mano Negra*, est épouvantable et presque incroyable. Après l'éloquente exposition des faits présentée par le citoyen Charles Guieysse, plus personne ici ne doute de l'authenticité affreuse de cette affaire infernalement imaginée et plus personne n'hésitera à protester contre les cruautés d'une justice gouvernementale apeurée par l'entente des travailleurs d'Andalousie.

Je ne crois pas qu'il me soit besoin de revenir sur cette affaire pour répéter très mal ce qui fut déjà si bien dit. Aussi je me bornerai à vous dire, camarades, qu'il est très noble et très généreux, de votre part, de vous intéresser aux souffrances, aux tortures de nos amis d'Espagne, parce que je suppose que ce sera une raison pour que vous ne restiez pas indifférents devant les injustices et les cruautés qui se passent ou pourront se passer en France.

Du jour au lendemain, des travailleurs de ce pays-ci peuvent être, en vertu des bonnes lois *scélérates*, poursuivis pour des délits de presse ou d'opinion. Des délateurs patriotes peuvent dénoncer aux gouvernants, aux marchands de justice, ce qu'ils appellent nos menées internationalistes et c'est seulement sur l'initiative et l'énergie des travailleurs que nous pouvons compter pour être soutenus. La propagande

vraiment humaine que nous faisons auprès de nos camarades de la caserne est, aux yeux de nos gouvernants, un crime autrement dangereux que celui de la propagande cléricale.

D'avoir invité nos camarades encasernés à venir dans nos Bourses du Travail a suscité l'ordre formel aux chefs de corps d'interdire aux soldats l'accès de ces Bourses alors que sont tolérées et peut-être encouragées les exhortations des cléricaux, attirant dans les églises, presbytères, cercles catholiques, tous les malheureux soldats parqués dans les casernes, ces écoles du crime.

Nous sommes traités de sans-patrie, nous qui en avons une si grande qu'elle s'étend à tous les pays où des êtres pensent, souffrent et travaillent et c'est parce que nous poussons la logique jusqu'à vouloir qu'aucun homme ne prenne les armes contre son frère, travailleur comme lui, qu'on nous traite en criminels.

C'est parce que nous voulons dire cela à nos camarades soldats, c'est parce que nous voulons qu'ils se souviennent qu'ils sont des nôtres et qu'ils doivent rester des nôtres, qu'on empêche les soldats d'aller dans les Bourses du Travail et qu'on persécute ceux d'entre nous qui s'acharnent à faire de la propagande antimilitariste. Nous sommes dangereux pour ceux qui ne veulent faire des travailleurs que des électeurs, parce que nous voulons en faire des hommes ; parce que nous ne substituons pas au fanatisme déiste, au respect de la croix et du prêtre le fanatisme de la patrie, le respect du drapeau et du galon ; parce que nous avons le même mépris pour le représentant de l'Eglise en soutane et pour celui de l'Etat en redingote ; parce qu'enfin nous apprenons au peuple à se passer aussi bien de la Providence-Dieu que de la Providence-Etat et que nous disons à toute occasion qu'il n'aura jamais que ce qu'il saura prendre en ne comptant que sur lui-même. C'est dans ce but que nous sommes syndicalistes, c'est dans ce but que nous croyons et que nous travaillons à l'éducation et à l'organisation des travailleurs qui seuls peuvent édifier la société que nous rêvons. (*Applaudissements.*)

Discours de J. Jaurès, député de Carmaux.

Je veux, en quelques mots seulement, remercier ceux de nos camarades qui, les premiers dans la presse de France, nous ont fait connaître les grands crimes commis à propos de la *Mano Negra* et je veux leur dire très simplement que, de tout cœur, mais jusqu'au bout, jusqu'à la réparation complète de l'iniquité, jusqu'à la victoire définitive de la vérité et de la justice, nous serons avec eux dans la lutte qu'ils ont entreprise.

Cette lutte, nous la soutiendrons ensemble, à quelque poste de com-

bat que, les uns et les autres, nous soyons placés. Et je vous en prie, n'instituons pas entre nous des controverses sur les meilleurs postes et sur les meilleurs modes de combat ; j'ai traversé, pour ma part, bien des formes diverses de batailles et j'ai vu que partout il pouvait y avoir péril pour ceux qui mettaient le droit au-dessus des combinaisons : ce n'est pas, camarades, le poste qui fait l'homme, mais l'homme qui fait le poste. (*Applaudissements.*)

J'ai été profondément ému par la méthode de rigueur scientifique avec laquelle, dans les *Temps Nouveaux* d'abord, et, tout à l'heure dans l'exposé si précis que nous en faisait Guieysse, les crimes relatifs à la Mano Negra nous ont été exposés. C'est grâce à cette méthode, citoyens, que nous ferons triompher notre cause ; c'est en ajoutant tous les jours, par une enquête permanente, aux documents décisifs que nous possédons déjà des documents nouveaux, allant au fond même des choses, c'est par cette méthode de la science au service de la conscience que nous obligerons tous les réfractaires, tous les gouvernants, tous les aveugles à subir la force dominatrice de la Vérité. (*Applaudissements.*)

Le Gouvernement espagnol, les Dirigeants espagnols cesseraient bientôt de s'émouvoir ou plutôt ils ne se seraient jamais émus, si, à l'origine, ils avaient pu constater que dans la protestation de nos camarades d'Espagne, et dans celle de nos camarades de France, qui leur faisaient écho, il n'y avait qu'une effusion vaine de sentiments généreux. Mais il y avait un commencement de preuve, il y avait la force logique des faits rigoureusement enchaînés et, devant cette menace de la Vérité qui se levait, qui marchait, le gouvernement commence à défaillir et la Vérité plus large fera la justice plus complète. (*Applaudissements.*)

C'était tout à l'heure une chose émouvante d'entendre des hommes comme Havet, comme Reclus, avouer que c'est le drame de l'affaire Dreyfus qui les a préparés à comprendre d'autres drames ; qu'ils me permettent de leur en dire mon émotion :

Havet s'écriait : « Qu'il n'y ait pas de nuances, qu'il n'y ait pas de querelles politiques, qu'il n'y ait pas de questions de classes ! »

Eh ! Sans doute ! c'est un problème universel de justice humaine qui est posé ! Mais je veux demander aux nobles consciences de Havet et de Reclus de faire dans le sens de la vérité sociale un effort de plus, car, s'ils ont pu constater tous les crimes commis à l'occasion de l'affaire Dreyfus, s'il leur a paru que l'humanité, que des groupes de gouvernants, des groupes de dirigeants étaient capables de tous les crimes, du mensonge, du faux, du meurtre, cependant, dans ce drame, ce n'étaient pas des classes qui se trouvaient aux prises, c'étaient à peine des subdivisions de classes, c'étaient des groupements secondaires en rivalité avec d'autres groupements secondaires d'intérêts et d'ambition, et si ces antagonismes partiels, limités, secondaires d'intérêts et de passions ont pu aboutir à des crimes aussi prodigieux, quelle doit donc être l'énormité et quelle doit être la permanence du crime, lorsque l'antagonisme est fondamental, lorsque de génération en génération, dans toute la suite de l'histoire, les classes dominantes, possédantes, privilé-

giées usent de tous les moyens de richesse, de force, de gouvernement et de pouvoir pour maintenir les privilèges abêtissants ! (*Applaudissements.*)

Et je dis à Reclus et je dis à Havet : Si des luttes secondaires d'intérêts ont pu susciter le crime de l'affaire Dreyfus, que de crimes doivent naître de cette lutte profonde d'intérêts, entretenue parmi les hommes par l'antagonisme des possédants et des non-possédants ! C'est cet antagonisme qui est la source du crime et c'est contre lui que nous devons liquer tous nos efforts ! (*Applaudissements.*)

Et maintenant, je tiens, quoi qu'il en soit, à constater avec eux l'effet moral profond, décisif, de la grande crise que nous avons traversée et que nous avons vécue ensemble.

Oui, si aujourd'hui vous vous intéressez aux choses d'Espagne, si vous êtes prêts à vous intéresser à toutes les tragédies humaines, c'est parce que nous avons eu récemment ce grand spectacle de l'humanité tout entière passionnée pour le même drame, attachée à la même cause de justice. Si aujourd'hui vous ne doutez pas de la réalité des crimes commis à propos de la Mano Negra, si les premiers indices, d'ailleurs décisifs, que vous en avez ne vous trouvent pas sceptiques, c'est parce que vous avez fait ici même, en France, l'expérience directe de crimes aussi abominables. Comment, je vous le demande, pourrions-nous douter que la torture ait été appliquée dans le pays de l'Inquisition, quand elle l'a été dans le pays de la Révolution ? (*Applaudissements.*)

Comment pourrions-nous douter de Montjuich, quand nous avons eu l'île du Diable ?

Comment pourrions-nous douter des machinations de Monforte, lorsque nous avons eu ici le ministre Lebon, infligeant au supplicé de là-bas la torture de la double boucle ?

Oui, le crime commis ici par les dirigeants rejaillit en une magnifique clarté de vérité, en une clarté de vérité vengeresse et va éclairer au loin dans le monde le visage de toutes les victimes et le visage de tous les criminels. (*Applaudissements.*)

Mais, pourrait-on peut-être nous dire, pourquoi commencez-vous à vous occuper de la réparation d'une injustice commise en Espagne, lorsque vous avez laissé inachevée la réparation de l'injustice commise en France ? (*Applaudissements.*)

Je me bornerai à répondre d'un mot, que, sur ce point, beaucoup se sont trompés qui ont cru que l'affaire était classée ; il en est qui ont pensé que, parce qu'elle était suspendue, elle était terminée ! Non, elle n'arrivera à son terme que lorsque tout le crime aura été fouillé dans ses profondeurs et lorsque toute la vérité aura été redressée dans sa hauteur !

Zola est mort avant d'avoir vu l'accomplissement de son œuvre. Mais il était soutenu par la certitude qu'avec lui ou après lui son œuvre s'accomplirait.

Nous avons l'espérance que bien des mois ne se seront pas écoulés depuis la mort du grand combattant, sans que son œuvre ait pris enfin la forme définitive. Il avait dit : « La vérité est en marche ! » et on a

pu croire à un moment qu'elle s'arrêtait, qu'elle s'asseyait, de fatigue, au bord du chemin. Elle cessait de marcher, soit, sur le théâtre éclatant et glorieux du monde, mais elle continuait tout bas son œuvre, elle continuait tout bas ses fouilles et ces fouilles nouvelles, sachez-le, n'ont pas été infructueuses : des crimes nouveaux, plus systématiques, plus profonds, plus poignants qu'aucun de ceux qui sont déjà connus ont été commis dans cette affaire inépuisable, d'où il semble que jamais on n'aura extrait tous les mensonges, tous les faux, toutes les abominations qu'elle contenait et ces crimes nouveaux vont surgir, et ces crimes nouveaux vont sortir et la vérité réveillée reprendra les scélérats à la gorge ! (*Applaudissements.*)

De même que nous sommes décidés à aller jusqu'au bout dans la réparation du crime commis contre Dreyfus, de même que nous sommes décidés à ne pas nous en tenir à la grâce, cette première forme incertaine, incomplète et humiliée de la Justice, de même pour les affaires de la *Mano Negra*, nous ne nous arrêterons pas à la grâce accordée à Cristobal Duran Gil par le ministre Dato, celui-ci l'étendit-il à tous les autres condamnés ! La grâce, elle est pour ceux que, d'après le Code, on a le droit d'appeler des criminels ; mais la bourgeoisie espagnole, même d'après son propre Code à elle, n'a pas le droit de donner ce nom à ces pauvres ouvriers de l'Andalousie, qui n'ont été uniquement frappés que parce qu'ils s'associaient, parce qu'ils s'organisaient pour lutter contre les méfaits de la grande propriété andalouse. Non, la bourgeoisie espagnole n'a pas le droit de faire grâce, car elle n'avait pas le droit de frapper. (*Applaudissements.*)

Ce que nous lui demanderons, c'est la Vérité complète, la lumière complète, la justice complète et si les gouvernants espagnols défailaient, si les ministres espagnols se dérobaient, s'ils disaient à leur tour : Il n'y a pas d'affaire de la *Mano Negra*, nous n'aurions qu'à leur répondre : Voyez les hommes qui disaient : il n'y a pas d'affaire Dreyfus et mesurez en quel abîme d'impuissance, de discrédit et d'ignominie ils sont tombés ! Si ce n'est pas pour votre honneur, que ce soit pour votre crédit, faites justice ! (*Applaudissements répétés.*)

*
**

Discours de Marcel Sembat, député de Paris.

M. Sembat, député de Paris, a montré les bourreaux émus au seul écho des protestations soulevées dans le monde entier et il a dit : « Unissons-nous pour pousser une clameur plus forte encore, qui aille porter l'espérance aux victimes et force, par la peur, les bourreaux à abandonner leur œuvre lâche et sanguinaire. »

*
**

Discours de Francis de Pressensé, député du Rhône.

Citoyens,

J'aurais mieux aimé, moi aussi, rester sous l'impression des fortes et éloquentes paroles que nous nous venons d'entendre, mais, puisque l'on me prie de parler à mon tour, je le ferai volontiers.

Il me semble que nous nous sentons, depuis le commencement de cette réunion, sous la hantise de l'affaire Dreyfus. Nous nous retrouvons en effet dans des conditions tellement analogues à ces grandes luttes d'autrefois qu'en fermant les yeux, nous pourrions nous croire revenus à quatre ans en arrière.

Nous nous trouvons en présence d'une affaire qui peut paraître d'abord toute de sensibilité, puisque l'on a commencé par s'adresser, à juste titre d'ailleurs, à notre émotion, en nous dépeignant les souffrances des martyrs. Mais il nous faut y voir aussi et surtout une œuvre de justice et de solidarité internationale.

N'était-ce pas là proprement le caractère de l'affaire Dreyfus ? Toutefois en disant que nous en sommes comme hantés, je me demande si ce n'est peut-être pas là un symptôme de mauvais augure.

Vous vous rappelez comment la politique, la néfaste politique a brisé tout à coup l'élan presque révolutionnaire qui s'était formé dans ce pays et comment nous nous trouvions n'avoir remporté, même sur le terrain limité de la question personnelle, qu'un avantage secondaire et avoir dû renoncer à une grande partie, je dirai même à presque tous les avantages politiques et sociaux que nous nous en étions promis.

Ah ! certes, nous avons éprouvé à ce moment-là une profonde déception.

Nous avons, il est vrai, remporté un grand succès, en délivrant un innocent ; nous n'avions plus l'esprit, l'imagination brûlés, rongés par l'idée de ce martyr de l'île du Diable, torturé dans sa chair et dans son âme, ne vivant que pour venger son honneur et pour sortir enfin de son sépulchre. Ce n'était pas assez à nos yeux.

C'était déjà beaucoup cependant et pour nombre de ceux qui s'étaient associés à notre œuvre, c'était tout : c'est que ceux-là n'avaient compris que le côté sentimental et anecdotique de notre grande tâche ; un certain nombre seulement avaient senti que si nous avions le droit de nous jeter à corps perdu dans cette bataille et de faire appel aux sympathies non pas de quelques-uns, mais de la France entière, c'est parce qu'il ne s'agissait pas d'une affaire sentimentale et anecdotique, mais d'une affaire symbolique dans laquelle nous avons vu le moyen de nous attaquer à une foule d'iniquités sociales.

Et soudain, alors que nous ne nous y attendions guère, on nous a dit : « Vous avez vaincu ; votre tâche est accomplie ; il ne vous reste plus qu'à célébrer votre succès. »

Eh bien, non, ce n'est pas fini, et votre conscience à vous tous vous le dit au fond du cœur.

Mais nous n'avons plus lieu de craindre, à l'heure actuelle, de revoir cette lamentable banqueroute du grand mouvement que nous avons réussi à déchaîner. Ceux qui avaient répété qu'il n'y avait pas, qu'il n'y avait plus d'affaire Dreyfus, se sont trompés ! Oui, l'heure sonnera bientôt de reprendre cette lutte, je ne dis pas seulement, à la question personnelle, je le répète encore une fois, bien que, même sur ce terrain limité, nous n'ayons remporté qu'un avantage précaire et insuffisant ; mais nous visons plus haut et je fais allusion à ces grandes causes que nous servons et que la politique a entravées.

Ayez confiance. Le jour où il nous sera donné de reprendre la tâche qui s'impose à nous, le jour où il nous sera permis de rouvrir dans des conditions plus favorables la lutte interrompue malgré nous, ce jour-là, soyez-en sûrs, nous ne nous battons plus pour des résultats partiels, nous ne nous battons plus pour nous arrêter à mi-chemin ; mais nous irons jusqu'au bout.

Jusqu'au bout ! ce doit être aussi notre devise dans l'affaire de la Mano Negra. Nous courons le risque, là encore, que quand la sensibilité aura assez vibré, elle ait épuisé ses forces et son ardeur, nous courons le risque qu'une fois que nous aurons fait gracier ces malheureux détenus, on ne nous dise : « Eh bien ! vos héros ne sont plus au bain ; ils ne doivent plus vous intéresser, ne vous occupez donc plus d'eux. »

Allons donc ! c'est à ce moment-là qu'il faudra accomplir la portion de notre tâche qui me semble la plus essentielle, parce que c'est elle qui s'adresse à la raison, à la conscience, et non aux nerfs ou à l'imagination et c'est la revision que nous demanderons et que l'Europe saura bien imposer à un ministre qui se pique de nouveau, à l'heure actuelle, comme dans l'affaire de Margueritte, de faire ce que réclame la conscience du monde civilisé ; et celui-ci ne se contentera pas de la grâce de ces forçats, il veut la réparation totale de l'iniquité. Partout, que ce soit de ce côté des Pyrénées ou de l'autre, ce que nous avons réclamé et réclamons, ce que nous avons cherché et cherchons, ce qui un moment a pu paraître nous échapper, c'est la justice intégrale et nous la demandons encore aujourd'hui et je suis convaincu que, lorsque ce grand combat reprendra, ici comme dans celui qui s'engage en Espagne, nous retrouverons les forces, toutes les forces qui s'étaient coalisées alors.

Quant à moi, il n'est pas jusqu'aux dissidences que nous avons rencontrées dans cette réunion qui ne me rappellent les réunions d'autrefois. Nous a-t-on assez jeté à la face ces coalitions, qu'on trouvait compromettantes, avec les anarchistes, les libertaires ! Nous avons su dédaigner ces reproches et poursuivre notre tâche, sans nous préoccuper de ce qu'il pouvait y avoir, de ce que l'on nous disait qu'il y avait

de compromettant dans cette alliance-là. Continuons, citoyens. Ne nous inquiétons ni des accusations qui peuvent être portées contre nous, ni même des injustices que l'on peut commettre envers nous-mêmes, injustices peut-être naturelles, et que l'on commet trop aisément lorsque l'on prétend juger le rôle d'hommes dans un milieu, dont on ne connaît pas les conditions d'action.

Nous sommes ici pour faire une œuvre déterminée : nous avons eu dans une entreprise analogue un moment de découragement. Il est passé, comme l'atteste votre ardeur, et le jour viendra — et plus tôt que ne se l'imaginent nos adversaires, — où nous reprendrons, comme vous le disait Jaurès tout à l'heure, la lutte définitive. Sachez-le ! les recherches ont continué et elles vont nous ramener peut-être en face du crime tout entier, du crime qui a couronné comme du crime qui a inauguré cet entassement monstrueux de crimes.

Vous avez montré ce soir, l'opinion française montre qu'elle ne s'est pas assoupie ou abâtardie et qu'il serait facile de la réveiller. Nous retrouverons donc derrière nous, quand l'heure aura sonné, tous ceux qui ont marché avec nous dans cette grande bataille, tous ceux qui n'ont pas pris peur de leur œuvre et qui veulent que la victoire soit complète. (Applaudissements.)

*
**

Pour terminer, Pierre Quillard lit une lettre d'Anatole France qui envoie son adhésion à la campagne entreprise :

Citoyens.

« M'unissant aux généreux compatriotes de Las Casas, m'associant aux plus nobles esprits de cette Espagne qui restera chevaleresque en devenant libérale, je proteste, au nom de la justice et de l'humanité, avec les *Temps nouveaux*, avec Clemenceau, avec Jaurès, avec Pressensé, avec Pierre Quillard, avec vous tous, contre la condamnation des Andalous impliqués dans une conspiration imaginaire, et je réclame avec vous la liberté des huit forçats innocents qui survivent à d'horribles tortures dans les bagnes de Ceuta.

« Délivrée de l'Inquisition religieuse, l'Espagne se délivrera de l'Inquisition sociale, aux applaudissements de la France républicaine.

« ANATOLE FRANCE. »

Puis l'ordre du jour suivant est voté d'acclamation :

« Les quinze cents assistants réunis au meeting de la Mano Negra, après avoir entendu les orateurs dont les noms suivent : Ch. Guieysse,

A. Girard, L. Havet, Dr. Reclus, G. Séailles, H. Meyer, Yvetot, J. Jaurès, M. Sembat, Libertad et de Pressensé, réprochant les atrocités policières et les crimes juridiques de 1883,

« Prenant acte de la grâce de l'un des condamnés;

« Au nom de la solidarité internationale, invitent le gouvernement espagnol à mettre en liberté les sept autres condamnés et à reviser le procès de 1883;

« Et s'engagent à poursuivre sans répit les crimes de l'Inquisition, jusqu'à ce que pleine justice et pleine lumière soient faites. »

COLLECTION DE LITHOGRAPHIES

Capitalisme, par Comin'Ache. — **Education chrétienne**, par Rouville. — **La Dêbâcle**, dessin de Vallotton, gravé par Berger. — **Le dernier gîte du trimardeur**, par Daumont. — **L'Assassiné**, par C. L. — **Souteneurs sociaux**, par Delannoy. — **Les Défricheurs**, par Agar. — **Les Bienheureux**, par Heidbrinck. — **La jeune proie**, par Lochar. — **Le Missionnaire**, par Willaume. — **Frontispice**, par Rouville. — **L'homme mourant**, par L. Pissaro. — **Sa Majesté la Famine**, par Luce. — **La vérité au Conseil de Guerre**, par Luce. — L'édition ordinaire, **2 francs**, celle d'amateur, **3 fr. 50**, sauf l'**Homme Mourant** dont il ne reste plus de l'édition d'amateur.

Il ne reste plus qu'un nombre restreint : **L'Incendiaire**, par Luce. — **Porteuses de bois**, par C. Pissaro. — **L'Errant**, par ? — **Le Démolisseur**, par Signac. — **L'Aurore**, par Willaume. — **Les Sans-Gîte**, par C. Pissaro. — **On ne marche pas sur l'herbe**, par Hermann-Paul. — **Mineurs Belges**, par Constantin Meunier. — **Ah ! les sales Corbeaux**, par J. Hénault. — **La Guerre**, par Maurin. — **Epouvantails**, par Chevalier. — **La Libératrice**, par Steinlein. — L'édition ordinaire, **3 francs**; l'édition d'amateur, **5 francs**, sauf pour les **Porteuses de bois**, **La Guerre** et **Les Sans-Gîte**, dont il ne reste plus de l'édition d'amateur.

Aux petits des oiseaux, de Willette, **10 fr.**

Reproduction des **Errants**, de Rysselberghe, édition ordinaire, **1 fr. 25**; amateur, **3 fr. 50**.

Il ne reste qu'un nombre très limité de collections complètes. Elles sont vendues **75 francs**, l'édition ordinaire, **150 francs** celle d'amateur.

LITHOGRAPHIES EN COULEURS

Les Temps Nouveaux, Willaume, épuisé, une dizaine d'exemplaires à **5 fr.**; **Les Bœufs**, Pissaro, édit. ord., **2 fr.**; d'amateur, **3 fr. 50**; **Drapeau rouge**, Luce, édit. ord., **2 fr.**; d'amateur, **3 fr. 50**; **La Mère**, Lebasque, édit. ord., **2 fr.**; d'amateur, **3 fr. 50**; **La Confession**, Hermann-Paul, édit. ord., **2 fr.**; d'amateur, **3 fr. 50**. — Ces lithos ont été tirées pour servir de frontispice aux volumes de notre supplément, mais peuvent s'encadrer, 37-28.

Repaire de Malfaiteurs, par Willaume, tirage ordinaire, **2 fr.**; tirage d'amateur, **5 fr.** Il en reste très peu des deux.

Album, contenant les 52 dessins parus dans la 11^e année des *Temps Nouveaux*, dus au crayon de AGARD, BRADBERRY, COUTURIER, W. CRANE, DELANNOY, DELAW, GELNER, GRANDJOUAN, HÉNAULT, HERMANN-PAUL, P. IRIBÉ, JOSSOT, KUPKA, LEBASQUE, LUCE, B. NAUDIN, ROBIN, ROUBILLE, RYSELBERGHE, STEINLEIN, VAN DONGEN et WILLAUME.

Prix : **5 francs** ; Franco : **6 francs**.